

**DES TRAVAUX
D'EXÉGÈSE ET DE
PHILOGIE DE
M. J. TH. BEELEN
PAR FÉLIX NÈVE**

Félix Nève





DES TRAVAUX
D'EXÈGÈSE ET DE PHILOGIE

DE

M. J. TH. BEULEN.

PLACEMENT A LA CHAIRE DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ
GÉOLOGIQUE DE LUTHER.

PAR

FRANÇOIS BEULEN.

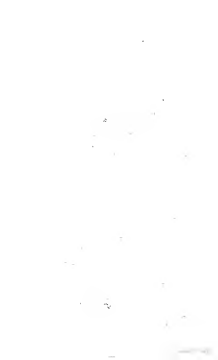
Extraits des Annales de philosophie chrétienne.
(Tome VI, décembre 1882.)



PARIS,

IMPRIMERIE DE H. VAYET DE SURET ET C^e,
RUE DE SEVRES, 27.

1882.



PUBLICATIONS DE M. L'ABBÉ JEAN THÉOPHILE BÉLÉX,

PROFESSEUR D'ÉCRITURE SAINTS ET DE LINGUE ORIENTALES
 À LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ
 CATHOLIQUE DE LUTHEC.

*Manuel d'une nouvelle langue biblique. — Examen des Livres de
 M. Bérton. Dissertation sur le verset d'Isaïe de l'Écriture. — Chronologie
 théologique et ecclésiastique. — Commentaire sur les Actes des Apôtres.
 — Commentaire sur l'Épître de S. Paul aux Philippiens¹. — Commen-
 taire de la prédication des Rois de l'Ancien-Testament.*

*Deux autres publications posthumes (sans
 nouvelle édition) sont volumes.*

(B. Gagne de lib. l'Église, t. 1, 2, 3.)

Parmi les études sérieuses qui appartiennent de droit au cercle
 si vaste des sciences auxquelles la civilisation religieuse de notre
 temps voue une vie nouvelle, une des premières places revient
 à l'explication sacrée, ou à l'interprétation orthodoxe et savante des
 Saintes Écritures. servant de base à la théologie chrétienne, et
 d'appui à la tradition catholique sur les dogmes, la morale et
 la discipline de l'Église. Si la Bible et l'Évangile ont été l'objet
 d'abondants commentaires dès le moment où les peuples convertis
 ou christianisés ont été capables d'une culture littéraire, si par
 conséquent les monuments de l'explication biblique ont considérables
 en nombre et en étendue, nous born dans l'Orient que dans l'Occi-
 dent, il n'est pas moins vrai que le cours des siècles a rendu né-
 cessaire une nouvelle application des règles de la pensée chrétienne

¹ Ces ouvrages sont en dépôt à la Librairie de Jacques Leclercq et C^e, 18,
 rue du Vieux-Colporteur, à Paris.

à l'interprétation de nos Livres Saints : en d'autres termes, l'Église, à l'ère de avenir, est essentiellement progressive.

D'un côté, grâce à l'attention donnée aux études théologiques, la démonstration des vertus chrétiennes, qui, récemment encore, a reçu tant d'effets des inductions d'une saine philosophie, réclame une connaissance approfondie de l'Écriture et des principales conceptions académiques sur le sens fondamental de leurs textes; de l'autre, il ne s'agit de rien moins que de venger des attaques du rationalisme moderne ces mêmes livres dont les apologistes de l'antiquité chrétienne ont déployé l'excellence et l'inspiration contre l'orgueilleuse insubordinabilité des rois du paganisme. Ainsi, nouvelle et grande tâche proposée aux écoles catholiques, — la défense des Livres Saints doit, à l'heure qu'il est, être poursuivie en la veine de la loi orthodoxe, et elle ne peut l'être efficacement, avec honneur pour l'Église, sans que l'étude de leur texte ne soit reprise dans toutes ses parties, grammairales, critiques, herméneutiques, et cela avec la même rigueur que les écoles antichrétiennes ont mise de nos jours dans l'analyse de leur style et de leur contenu.

Ce n'est donc pas nous d'avoir justifié en général l'oubli de l'Écriture, d'avoir exalté la subtilité, d'avoir soutenu l'interprétation : il faut encore que la signification véritable de chaque passage soit livrée comme un fait littéraire, comme un fait doctrinal incontesté, à la speculation et aux controverses des dogmatistes; en raison de la précision qui sera portée dans l'interprétation des textes, une plus grande sévérité d'argumentation prévalera à la discussion systématique de la doctrine elle-même. Par conséquent, n'est-il pas d'une haute importance aujourd'hui d'en revenir à l'étude de la lettre de nos Écritures, pour les opposer dans toute leur force de persuasion, comme dans tout leur éclat de langage, aux altérations qu'elles trouvent jusqu'ici parmi les théologiens des conceptions affirmées, pour protester d'autant mieux contre les dénégations qui partent du sein des académies et des écoles antichrétiennes?

C'est aussi dire que la philologie même est devenue une des exigences de la renaissance catholique à laquelle nous assistons, et que l'on ait tenu de rattacher directement à l'étude des traditions bibliques et des enseignements évangéliques, l'étude des langues

dans lesquelles nous ont parvenues leur rédaction originale. A ce point de vue, évidemment, un cours d'exégèse ne saurait être complet, s'il ne passait à chaque instant, en présence du labyrinthe des opinions, des moyens diversifiés de solution dans la connaissance de l'hébreu, du grec, et même des langues de l'Orient dans lesquelles existaient des versions antiques. Porter à cette hauteur, l'exégèse sacrée requiert un labeur très-long de ceux qui doivent la cultiver et l'enseigner : s'il est vrai qu'en des lieux de ce genre, tout affaire qu'il paraisse, c'est l'ennemi pays le travail, pourquoi dissuaderait-on ce qu'il faut aux chrétiens de tenir et de penser pour être en état de rendre dans cette carrière éternelle à la vérité ? Qu'une ére de paix et de serein commence enfin pour le clergé de France, et il ne reculera point devant le labeur sévère que nous devons et son honneur lui imposent de se côté.

Il sera peut-être agréable aux lecteurs de ce recueil, d'apprendre à connaître, dans le court examen que nous lui offrons, les premières publications par lesquelles M. le professeur Beelen, s'est efforcé de mettre en honneur la science évangélique dans le clergé d'un pays vaincu. Comme cette science a la même importance actuellement pour tous les pays catholiques, on apercevra facilement ce qui reste à faire dans cette direction pour fertiliser et compléter les études ecclésiastiques dans un grand nombre d'institutions. Sans comparer aux sociétés qui ne nous appartiennent pas dans le domaine proprement dit de la théologie, nous nous proposons de montrer ici, en parlant de ses livres, le plus que M. Beelen a adopté dans l'enseignement de l'exégèse, et l'application qu'il y fait de la philologie à l'interprétation approfondie des Écritures.

M. Jean-Théodore Bazan, natif d'Amsterdam, a terminé ses premières études au séminaire de Hugenveld en Hollande, et il a été ensuite promu Docteur en Théologie au Collège Bourgois, dont il a fréquenté les cours ainsi que ceux de la Sapience.

A son retour d'Italie, il s'est fixé en Belgique à la demande de son Mgr Van-Bommel, évêque de Liège, son maître et son ami, et peu de temps après, il a été chargé par l'évêque belge des cours d'Écriture Sainte et de Langues orientales à l'Université catholique de Louvain. Depuis trois ans, M. Beelen a rempli cette

tricha avec ses vols et ses accents remarquables. Dans ses dernières années seulement, il a jugé bon de livrer à la publicité quelques parties de son œuvre, pour le faire servir de texte à ses leçons favorites et pour faire connaître, lui de sa chaire, sa méthode d'interprétation et l'étendue de ses recherches. Il a choisi, à cet effet, des livres qui offrent un intérêt marqué à la majorité des étudiants, et il a consacré, dans ses commentaires destinés à l'expression, la langue latine qui est avec la langue de l'enseignement, avec que des discussions et des thèses dans la Faculté de Théologie de Louvain.

Il ne sera pas superflu, nous semble-t-il, avant d'aller plus avant, de justifier les vœux du docteur Bockx en ce qui concerne l'usage du latin dans la composition de travaux étendus sur l'Écriture. Le latin a été, de tous transmemorial, la langue de la théologie dans l'Occident catholique, et, bien démontré que l'emploi d'un idiom moderne est préférable dans la culture d'autres branches des sciences théologiques, il resterait incontestable que la langue des Commentateurs de la Bible doit rester celle qui a servi à l'interpréter, de siècle en siècle, par une tradition non interrompue. Il n'est pas besoin d'invoquer, à l'appui de cette thèse, la prérogative donnée au latin sur toute autre langue dans la liturgie des Églises occidentales, et dans les livres manuels que le concordat de ces Églises récite chaque jour. N'aperçoit-on pas à l'instant des raisons toutes spéciales en faveur de la perpétuité du latin dans la littérature exégétique ? Cette langue est celle des sources antiques et du plus grand nombre des livres sur la matière; elle offre un théologien un style tout adapté à l'expression des idées qui sont nées en discussion; elle le replace dans la tradition même, dont il doit être le défenseur et le promoteur. Enfin, la latin est une langue de communication universelle qui s'adresse par une connaissance naturelle, à la science sacrée, et qui favorise le succès les recherches les plus vastes d'érudition philologique, alors qu'il faut recourir à d'autres langues anciennes, surtout au grec et à l'hébreu.

Mais il n'est pas indifférent de quelle latinité se servira le théologien pour commenter l'Écriture, pour revenir, par l'original,

science progressive, la chaîne des doctrines évangéliques. Si l'on veut donner à cette langue vivante, de la puissance et de l'autorité à la fois, on a l'obligation de la calquer sur les meilleurs modèles que nous livrent les auteurs les plus écrivains de la littérature chrétienne, on est tenu de la rendre aussi correcte, aussi vivante qu'il est possible d'y atteindre, en restant au même que ne s'apprend plus de la bouche du peuple, et qui ne peut plus être ramené à sa portée classique. Qu'on s'efforce de donner au latin des commentaires et des livres de critique autant d'élégance, d'énergie et de vivacité qu'il en ait encore susceptible de nos jours, et l'on verra que le style traduit fidèlement d'une part l'habileté de l'organisateur, et de l'autre l'élevation des pensées, la richesse des images dont abonde le texte sacré. Rome ne nous fait pas admettre seulement dans la rédaction des brefs pontificaux tout ce que le latin conserve de pouvoir et même de grâce sur le sol qui l'a vu naître : elle donne encore avec ravissement les discours latins de nos orateurs dans les solennités de la religion, les thèses latines de nos docteurs et de nos bacheliers, dans des cérémonies qui sont aussi pour elle des solennités patétiques. La pratique des écoles de Rome justifie ce qu'on peut attendre à cet égard d'un goût formé et développé par de patientes études.

M. Bailon a compris de la même manière les obligations de quiconque prend à cœur les intérêts d'une science qui a sa langue de tradition et d'autorité; il a voulu à donner à tous ses écrits le même cachet de netteté et d'élégance dans l'expression latine, et l'on peut y remarquer qu'il a apporté un égal soin à la rédaction de la plus petite note comme à celle des chapitres principaux. Assurément un pareil langage latin n'est pas dépourvu d'autorité; il est fait pour plaire même à des oreilles habituées à la complexité et à l'harmonie variée des idiomes modernes. Quand même on aurait droit de soutenir que les traités d'une portée générale et philosophique sur l'Écriture doivent être rédigés de nos jours dans une langue vulgaire qui soit entendue de toutes les classes de lecteurs, il resterait plausible, — et qu'on en juge par ces nouvelles preuves, — de réserver le latin aux livres catéchétiques, aux commen-

tures, destinée à être le thème des discussions dans les écoles où l'on s'occupe sérieusement d'histoire¹.

Nous passons maintenant à une revue sommaire des différentes œuvres par lesquelles M. Bœhlen a marqué la publication partielle de son cours d'exégèse, et nous signalerons tout d'abord une dissertation qu'il a donnée, il y a peu d'années, sur un principe souvent contesté parmi les principes d'interprétation, traité dans une étude systématique de la Bible. Elle a pour but, comme l'indique son titre², d'établir que l'opinion vulgaire sur la multiplicité du sens littéral de la Sainte Écriture ne s'appuie pas sur un fondement suffisamment solide, et l'auteur y démontre en effet, de manière à ne plus laisser de doute à qui veut s'éclairer sur la matière, qu'il n'y a ni qu'un ne peut admettre qu'un sens littéral unique dans un mot et même passage.

Après avoir exposé l'état de la question et fait l'histoire de la controverse, M. Bœhlen produit les arguments tirés de diverses sources, que l'on a fait valoir jusque dans ces derniers temps³, pour défendre l'opinion vulgairement reçue; il accorde qu'en s'est fondé à tort, sur un passage de saint Augustin, où ce Père regarde comme possible qu'il y ait dans un texte de l'Écriture plus

¹ Il y a deux siècles que l'exégèse, à cet égard, se fait bien en France de l'Allemagne catholique qui, depuis cinquante ans, a son en usage la langue allemande dans ses livres, comme dans ses écoles, pour l'enseignement de la théologie et de l'histoire; mais, sans parler de la généralité photographique qu'est adoptée dans des centaines de ses pages. Il faut bien reconnaître la vérité, que les écoles catholiques se trouvent gênées, d'acquiescer et d'adhérer dans la même langue que les écoles protestantes, dans la littérature théologique ne se composent plus aujourd'hui que de livres allemands. L'Autriche, à peu près seule, n'a pas suivi cet exemple : la plupart des ouvrages de science religieuse, qui ont dans ses écoles une destination pratique, sont rédigés jusqu'aujourd'hui en latin; de ce nombre sont les publications des professeurs de la Faculté de théologie à l'Université de Vienne.

² *Dieurtheils Analogie, zur entgegnung vulg. reception, aus neuen scriptura multiplicitas interdum vocum interdum, nullis fundamentis satis bene esse demonstrans constet*, etc. Leipsig, Vandenhoeck, 1848, in-8°.

³ V. les ouvrages cités de Libermann, et de F. Fournet.

d'un sens littéral, mais sans l'affirmer expressément. Quand il a examiné tour à tour les raisons alléguées à différents époques, l'athéisme défectueux avait pu voir conclure, en finissant, que l'insuffisance du sens littéral n'a pas été enseignée par l'Eglise, qu'elle n'est prouvée en réalité par aucun exemple de l'Ecriture, qu'elle est contraire aux saintes Ecritures, et qu'elle est rejetée par les théologiens scolastiques.

Le P. F. Prat, dans un livre jadis vanté¹, a traité la même question d'une manière assez complète, et il est arrivé au même résultat que M. Berles. Cependant les réponses du premier aux partisans de l'opinion laïque sont accréditées ne sont pas toujours décisives et bien solides, et on jugera peut-être que le second a poussé plus loin la vigueur de l'argumentation en examinant à fond tous les passages cités au débat. Le docteur de la faculté de théologie de Paris, M. Glorie, a naguère confirmé la même thèse, sans pouvoir toutefois fournir les preuves en détail, dans un livre fort instructif sur l'Écriture², plus tard, en donnant de cet écrit à la fois un abrégé et une nouvelle édition, il a renvoyé à la dissertation de M. Berles les personnes qui voudraient discuter de connaître la discussion, dont quelques passages de la Bible sont susceptibles à ce point de vue. M. Glorie rejette de même l'existence d'un second sens littéral, et il affirme que le second sens, prétendu littéral en certains endroits, n'est, en fond, qu'un sens spirituel.

Il a été donné à M. le professeur Berles de se livrer à l'interprétation de plusieurs livres importants de l'Ancien Testament depuis l'ouverture de ses cours. Ainsi, il a expliqué publiquement toute la partie du Pentateuque, qui concerne la législation mosaïque, les livres des Rois et des Paralipomènes, un choix de Psaumes, la Sagesse, les Proverbes, l'Ecclésiaste, ainsi que le prophète Jérémie, dont il a fait précéder la lecture d'une introduction sur la prophétie en général. Déjà il a publié en 1845 une édition grecque

¹ De interpretatione scripturarum veterum, t. 1, 33.

² Introduction historique et critique aux livres de l'Anc. et du Nouv. Testament. Paris, 1838, t. 1, chap. II.

du livre de la *Sapientia*¹, avec une nombreuse collection de variantes, pour fonder l'enseignement de ce livre admirable sur la lecture de sa rédaction originale; c'est d'ailleurs ce qui se pratique dans les universités d'Allemagne, où les maîtres ont toujours sous les yeux le texte correct du livre qui leur est consacré. Nous ne pouvons avoir que le sensuel interprète ne tardera pas à mettre au jour la substance de son langage sur une série de *Psalms* choisis, ainsi que sur le livre des *Proverbes*. Ces méditations poétiques de la Bible méritent, sous plus d'un rapport, une telle priorité dans la publication d'un cours; il est de fait que l'intelligence d'un livre qui, comme le *Psaume*, d'ailleurs à tort le croit, et que le fidèle rendra à chaque instant dans la liturgie ecclésiastique, est toujours pénible et obscure dans le langage laïque, tout le monde sait que c'est une des parties de notre Bible laïque qui nous présente le texte sacré avec le plus de variantes et avec la plus grande incertitude de rédaction. D'un autre côté, l'étude approfondie des *Proverbes* ne peut qu'être une excellente initiation au genre de la syntaxe des langues sémitiques et aux richesses de la poésie orientale. M. Reuss ne saurait avoir une meilleure occasion de faire ressortir la haute importance de l'hébreu et des langues sémitiques pour l'investigation approfondie des Écritures.

Une connaissance élémentaire de la langue hébraïque, qui s'applique à la lecture des textes de l'Ancien Testament, peut bien donner de l'agrément ou de l'édification; elle peut même, dans certains cas, servir d'appont à une éducation littéraire qui passe pour complète. Mais, tout que la culture de l'hébreu ne s'élève pas au-dessus d'une satisfaction ou plutôt d'une curiosité individuelle, elle n'est d'aucun secours à la science sacrée. Pour dire profane, et partant pour dire vraiment utile, l'étude de l'hébreu doit être étendue avec une toute autre extension, de sorte que l'interprète soit maître à quelque degré du développement fort vaste que cette langue a reçu en dehors des Livres saints. La philologie sacrée ira donc chercher, sans crainte, ses inductions dans les monuments hébraïques d'un type plus moderne, dans la grammaire des langues

¹ *Elzer* *Impensis*, grand volumen exemplar octavo in folio. p. 18, m-4.

élémentaires qui ont été réduites à une date postérieure, mais qui sont restées fidèles à l'orthographe et au génie de l'hébreu biblique. Ce B., avant de pénétrer auxquelles il importe d'envier les théologiens, s'en va dans les séminaires du moins dans les facultés et les universités, celles du chaldéen, du syriaque, de l'hébreu rabbinique et moderne, et même du turc, sans parler des idiomes tels que le samaritan et l'éthiopien qui fournissent de plus utiles applications aux recherches d'un intérêt général.

M. Babel a été bien convaincu qu'il augmenterait considérablement la portée des études d'origine, s'il fournissait à l'élève de ses auditeurs des instruments utiles pour mettre en œuvre les ressources acquises à la linguistique moderne, et pour éclaircir à leur aide le texte original de la Bible et celui de ses versions antiques. C'est dans cette vue qu'il publiait, il y a deux ans, un recueil destiné à servir d'introduction à la lecture des livres chaldéens et rabbiniques : c'est sa *Chrestomathie chaldéenne et rabbinique*, qui est accompagnée de notes abondantes, d'un glossaire des mots d'un usage très-rare, ainsi que d'un lexique presque complet des dérivations hébraïques dans les manuscrits et les livres des écoles juives *. Le choix des morceaux qui composent ce recueil a été fait avec discernement parmi les pièces les plus curieuses que présente à l'opulente chaldéenne la littérature à l'usage de la nouvelle Synagogue. L'utilité que l'éditeur a mise dans l'élaboration de ce travail a été rapidement reconnue en plusieurs pays par des savants éclairés, et, entre autres, par un juge compétent, M. P. Doeh, dans son principal ouvrage †.

Dirigé par son zèle éclairé pour le progrès de la science,

* *Chrestomathie rabbinique et chaldéenne avec notes grammaticales, historiques, étymologiques, glossaire et liste alphabétique des mots les plus rares recueillis jusqu'à présent.* Lexicon, typis Vindobonensibus et Vindobonensis, 1841-42. 2 vol. in-8°. — Plus récemment, le zèle poursuivant pour satisfaire aux besoins des cultes les plus fidèles, s'a pas dédaigné de faire lithographier des extraits de la Bible avec explication des termes : *Chrestomathie hébraïque avec notes et glossaire* (Lévesq., 1850).

† De l'harmonie entre l'Écriture et la Synagogue. Paris, 1844. T. 1, p. 1007, p. 214; t. II, p. 101.

M. Becken ne s'est pas borné à donner à son cours ordinaire d'hébreu cet appendice si utile d'une explication de l'Hébreu rabbinique, qui ouvre à l'érudit chrétien une source considérable de sources. Il y a joint un enseignement spécial sur le Syriaque et l'Arabe. En ce moment même, il imprime une *Grammaire syriaque*, qui sera utile d'une *Chrestomathie* en cette langue, et qui servira de premier guide dans une branche d'étude appartenant en propre à la philologie orientale. C'est bien le lieu d'observer que ce sont les ressources d'un enseignement élémentaire et gradué qui font défaut trop souvent à des esprits distingués qui seraient capables d'acquiescer au travail complet. L'auteur d'une des antiquités d'Asie, le Syriaque méritait d'être étudié par un plus grand nombre de maîtres du clergé italien et français : il serait à souhaiter amèrement qu'à Rome l'on mit de nouveau à contribution les trésors littéraires que la famille des Asiniani a si glorieusement divulgués au dernier siècle; il serait également désirable que l'enseignement du syriaque à l'univ. de Paris, où on avait d'abord, M. Et. Quatremère, le professeur au Collège de France, une grande vogue qui sent des contours d'études et qui possédait des séminaires bien fréquentés. Une pensée de salutaire emulation portera ses fruits au sein de l'Eglise de France, si on lui oppose l'exemple de la double Allemagne et surtout de l'Angleterre, qui s'appuie à mettre au jour cette grande collection de *Petrologie* en syriaque, acquise dernièrement par le Musée britannique. Disons qu'on peut faire beaucoup avec le secours de bons livres pour préparer des vocations scientifiques qui se révèlent plus tard avec succès dans le champ des découvertes. Il faut avoir grâ à M. Becken d'avoir travaillé avec persévérance dans ce but, sans épargner sa peine, ni sacrifices: il s'est procuré dans les bibliothèques de Leipzig un double corps de caractères hébreux, et un corps de lettres syriaques d'une coupe fort élégante, pour fournir aux imprimeurs d'une ville de province le moyen de reproduire les passages ou les mots de ces deux langues qu'il lui importait de faire entrer dans ses livres classiques.

Mentionnons, que nous suivons M. Becken dans ses travaux sur le *Nouvel Testament*, auquel il a vu la meilleure partie de ses

efforts dans ses dernières années, on aperçoit une pensée commune grande et si encore le poids de son plan. Le professeur de Louvain n'a choisi tout d'abord ses illustrations, parmi les monuments de la prédication apostolique, ceux qui se distinguent par leur valeur historique ou bien par leur autorité dogmatique : guidé par cette idée, il ne pouvait mieux faire que de commencer en premier lieu les Actes des Apôtres, en défendant les passages difficiles de leur narration contre les dénégations et les insinuations multipliées de la critique des écoles protestantes ¹. Après avoir revendiqué pour ainsi dire la rédaction de ce livre, suivant les traditions antiques, et après l'avoir des fois fournie par le texte même, il en a montré l'authenticité et l'intégrité comme complément des Évangiles, et comme source de l'histoire primitive de l'Église. L'enseignement du récit, la véracité des inductions qu'on en a tirées pour décrire les voyages de saint Paul et d'autres apôtres, la réalité des caractères opérés par ces premiers ouvriers de l'Évangile, ce sont là, avant de points importants que le commentateur n'a jamais perdus de vue en poursuivant sa route.

L'Épître de saint Paul aux *Philippiens*, si digne d'être connue et admise par l'éloquence affectueuse dont elle est pleine, et qui est bien le langage d'un père et d'un maître, avait fourni à M. Doan la matière de sa première publication sur les *Épîtres du grand apôtre*, le succès que ce travail a obtenu dès son apparition en 1849, a déterminé l'auteur à en donner une seconde édition, augmentée et revue avec soin, qui a vu le jour dans le courant de la présente année ². La manière dont le docteur de Louvain a mis en relief la partie dogmatique d'une grande partie de cette Épître, peut donner une juste idée du mérite d'un travail bien plus étendu qu'il imprime présentement sur l'*Épître aux Romains*, qui figure

¹ *Commentarius in Acta apostolorum*, vel imperi apostolorum continens proposita et soluta. — Cum tabula synoptica. — Lovanii, Fonteyn, 1. 1, 1850. T. II, 1851. 2 vol. petit in-8.

² *Commentarius in epistolam S. Pauli ad Philippenses. Accedunt doctrinae proposita alique soluta, et continet totius epistolae paraphrasin*. Editio secunda, rectior et emendatior. Lovanii, Fonteyn, 1852. 1 vol. grand in-8.

parmi les textes sacrés d'une importance majeure, pour la fondation et la défense du dogme chrétien.

Pour qu'on puisse juger de la méthode suivie par M. Berles dans cette série de commentaires des deux premiers livres d'une complète publicité, nous allons essayer de le définir en un peu de mots. Les discussions de l'Eglise, les opinions et le sentiment commun des Pères, les servent de guide sur tous les points qui concernent la foi et les mœurs en cette matière¹. Il s'attache à la règle rigoureusement imposée aux interprètes catholiques par le Concile de Trente (Sess. iv), et les lecteurs s'apercevront bientôt qu'il parle en théologien orthodoxe tout d'abord, bien qu'en savant consommé. Mais là, où il reste à fonder la pensée de l'Écriture sainte en déterminant la signification véritable des termes, M. Berles non-seulement met à profit les grands manuscrits du moyen âge et des temps modernes, Oréens, Théophylacte, Euthymios, saint Thomas, et tant d'autres, mais encore s'empare de toutes les ressources que peuvent lui fournir les sciences auxiliaires : archéologie, géographie, histoire, grammaire, lexicographie. Cependant, il ne se contente pas d'éclaircir la valeur de chaque expression prise à part; il s'efforce à présenter les divers membres du discours dans leur liaison naturelle, les pensées principales dans leur suite et leur harmonie. A cet effet, il fait suivre le commentaire analytique d'une paraphrase continue qui permet au lecteur de recueillir en un instant l'impression vraie de ce que l'examen minutieux des glozes a dû lui apprendre. Comme on le remarquera bientôt, ce procédé, analytique et synthétique à la fois, est infiniment supérieur à celui qui est le plus souvent appliqué : il donne une intelligence complète du texte sacré; il y répand la vie en quelques mots, il y fait découvrir la succession des idées dans une clarté naturelle qui efface les faibles épandues de l'esprit aussi bien qu'elle donne aliment aux méditations les plus profondes de l'âme chrétienne. Ainsi, quand, après cette étude des Écritures, entreprendra-t-on la lecture d'une science ecclésiastique, on se retrouvera sans les opinions erronées que des scolastiques ou des rationalistes ont appli-

¹ Sur la question de l'Église avec Philippiens, où le professeur d'Éloquence cette fois-encore nous propose de ses principes.

quels à l'interprétation des mêmes textes, on se dévoue à l'instant même toute la fausseté et l'absurdité.

Certes, il est quelquefois opportun de signaler et même d'exposer les méthodes d'érudits aussi étranges que dangereuses, qui ont pris faveur surtout dans l'Allemagne protestante depuis 60 ans : mais encore faut-il le faire avec mesure, quand on s'adresse à un public catholique dans un livre d'instruction, et surtout quand on écrit pour des nations qui ne se passionneront jamais pour les subtilités et les minuties de certains philologues allemands; il faut aussi prendre garde que l'histoire et la géographie n'absorbent pour ainsi dire le tout, au point que le vers général soit quelquefois perdu de vue. M. Breken l'a parfaitement senti; il a écrit ses commentaires avec une remarquable sobriété de détails, de façon à ne pas détourner l'attention des théologiens du fond même du sujet, et il s'est gardé de tout appareil inutile d'érudition. Il a touché aux erreurs qu'il est urgent de caractériser et de réfuter, sans prendre la peine, sous le prétexte d'être littéralement complet, de relever tout ce que présentent de condamnable les commentateurs sur la Bible, qui pullulent dans les écoles et les universités. Il ne l'a fait qu'à propos de questions ou de faits d'une importance capitale : c'est ainsi qu'il a traité avec largesse, dans sa seconde édition de *L'Épître aux Philippiens*, de l'authenticité de cette Épître pour la défendre contre les sophismes du fameux Ferdinand Baur, de Tübingue, qui veut à tout prix la donner comme l'œuvre d'un gnostique d'une époque bien postérieure à celle de saint Paul ¹. Dans les limites d'une introduction, M. Breken a combattu les principales allégations de son adversaire, en montrant qu'il s'est fait illusion sur les traces de gnosticisme qu'il a signalées dans les pensées et les locutions de ladite Épître, surtout dans les versets célèbres (x. 3 à 11) du chapitre II. Baur a prétendu trouver dans les termes qui concernent en cet endroit le Fils de

¹ Dans son ouvrage allemand intitulé : *Paul, apôtre de Jésus-Christ, sa vie et ses actes, ses lettres et sa doctrine, traits généraux et l'histoire critique du christianisme primitif* (Stuttgart, 1845). — Plusieurs critiques d'entre-Rhin, entre autres le professeur Liekemann, de Göttingue, ont déjà répondu aux assertions de ce livre.

l'être et sur l'égalité avec le Père, l'idée de la soumission, d'être, d'être d'être et tombée dans le vide, pour avoir voulu pendre dans l'être du Père, idée qui n'a été profondée par les gnostiques qu'à près Valentin, d'est-à-dire au 2^e siècle. Adieu, donc, selon les opinions des Docètes sur l'homme du Sauveur qui ne serait qu'apparence, et cependant, il songeait, d'autre part, à l'Épître une fois fort éloignée de celle de l'apposition de cette note¹. Il découvre graduellement la gnosticisme dans la subordination des anges, des hommes et des démons au Christ, dont parle le verset 18 du même chapitre. Les expressions soi-disant gnostiques, que Beor cite en témoignage (par ex. : *homo hominum, deus hominum* etc.) sont pas identiques aux termes gnostiques liés avec *patris, pater, pater, pater* etc. etc. et d'ailleurs, elles s'appliquent dans le texte en question à un objet tout différent. Enfin, Beor n'a pas pris garde que saint Paul parlait dans cette Épître, et ce que l'épître toute d'affirmation, les mêmes doctrines que dans les autres Épîtres adresses comme authentiques par ce théologien et par l'école protestante de Tubingue, dont la critique négative a déjà fait tout de bien.

Les écrits des Pères fournissent à l'interprète de saint Paul de nombreux et utiles rapprochements : toutefois, M. Beor n'a recours aux digressions de ce genre que pour fortifier sa démonstration sur des points d'une importance doctrinale et historique qu'on ne saurait contester. Ainsi a-t-il invoqué, au sujet de saint Paul qui écrit l'Épître aux Philippiens (chap. 1, v. 8), la lettre de saint Ignace à saint Polycarpe de Smyrne sur la distinction hiérarchique des évêques, des prêtres et des diacres dans la primitive Église : comme cette lettre est un membre des trois lettres de l'évêque d'Antioche, retrouvées et publiées en syriaque par M. W. Cureton²,

¹ Ajoutons que S. Paul a eu en vue, dans cette circonstance, des esprits à peine réveillés dans les églises romaines, et dans lesquelles la doctrine d'un Dieu en deux, celle d'un Dieu en deux par un esprit d'un Dieu en deux, a été suffisamment éclairée par M. Meier, dans son *Essai critique de Gnosticisme* (t. 1, 2^e éd., p. 181-182).

² Ces trois lettres que M. Cureton a mises au jour la première fois en 1845, d'après les manuscrits du British Museum, ont paru de nouveau avec d'autres fragments dans le *Corpus Syriacum*, publié en 1858 par le même auteur.

il n'a pas manqué de reproduire un texte antique qui doit faire autorité pour ceux-là mêmes qui rejettent les autres lettres du recueil traditionnelles de saint Ignace.

Dans le même commentaire, M. Boulet a rapproché du passage cité sur la Trinité et l'Incarnation (*Philipp.*, ch. v, v. 3-11) un fragment remarquable emprunté à saint Cyrille d'Alexandrie, dans son *Traité de l'Incarnation*, publié en grec par S. E. le cardinal Mai², et il en a accompagné le texte d'une traduction latine érudite, pour en montrer toute la valeur. M. Boulet a porté le même diversément dans ses digressions ou notes philologiques; il n'a donné quelque étendue qu'à celles qui ont trait à une explication délicate ou bien à une étymologie digne d'être étudiée en détail; telle est la note fort curieuse placée au chapitre 5 de l'Épître aux *Philippiens* (p. 68-69) sur le nom de Jésus qui est présenté comme une combinaison des mots hébreux : *Jehoua, Savaou*.

A ces remarques sur la disposition des matières, nous ne craignons pas de venir d'ajouter quelques observations sur la manière d'exposer les textes que suit constamment M. Boulet. Après avoir donné un sommaire de chaque chapitre, il réunit plusieurs versets qui forment ensemble un sens complet, il en donne le texte grec d'après l'édition de Complute, le texte latin d'après la Vulgate, et une paraphrase latine qui s'arrête au développement des mots strictement nécessaires au sens. Sous les trois colonnes qui forment ces textes mis en regard, sont indiquées les principales variantes que contiennent les manuscrits d'une antiquité et d'une autorité reconnues. Viennent ensuite les observations qui concernent chaque phrase sous le rapport de la pensée ou de l'expression, ainsi que celles qui portent sur l'emploi et la valeur particulière des mots du texte grec. Toute cette partie analytique du travail de M. Boulet est basée sur une étude comparative de la langue grecque des siècles classiques et de celle des temps byzantins, et des premières

¹ Nous avons indiqué les places des plus récentes découvertes sur les lettres Ignatiennes, dans notre livre des sources nouvelles pour l'étude de l'antiquité chrétienne en Orient (Louvain, 1852, p. 43-47).

² *Expositio de incarnatione domini*, in tome viii, 2^e partie, p. 58, du recueil intitulé : *Scriptores veterum ecclesie selecti* (Rome, 1823).

sibiles de l'ère chrétienne. Il nous reste à dire avec quelle rigueur le professeur de Lausanne entend accomplir cette tâche du philologue, qui est à ses yeux le complément de celle du théologien.

Quand on veut commencer à fond les livres du Nouveau Testament, il va de soi que l'interprétation littérale doit être tirée du texte grec qui en est le texte original ; il semble indispensable, d'après cela, de ne se mettre à l'œuvre qu'après avoir appris à connaître la langue grecque dans toutes ses phases, de manière à se rendre parfaitement compte de la valeur véritable de l'expression dont les Apôtres se sont servis, à l'époque même où ils ont écrit. Mots, locutions, tournures, constructions, tous ces éléments du discours doivent être mis en lumière à l'aide des exemples que l'on peut recueillir dans les auteurs des âges antérieurs au siècle de saint Paul. Une pareille tâche a été entreprise par M. Boden dans toute son étendue ; il n'a négligé aucun moyen pour parvenir à préciser la synonymie de quelques mots, la signification de termes ou de tournures qui présentent quelque obscurité ou quelque doute, et a recueilli toutes les observations des grammairiens modernes qui ont traité des formes ou de la syntaxe du grec, Matthæi, Kühner, Dousman, G. Bornhaedty, Hartung et bien d'autres¹. Cependant, M. Boden n'a pas cru avoir fait assez, en mettant ses collègues ou ses lecteurs en demeure d'étudier à fond la langue grecque pour rendre raison de tout, même de l'emploi d'une particule : il se rend en aide d'une manière plus directe aux études sacrées par un traité spécial sur la méthode.

La plupart des traités composés en Allemagne sur la langue grecque du Nouveau Testament, sont entachés de bien des interprétations qui ôtent au texte sacré son caractère spirituel et mystique ; c'est ce qu'ont pu reconnaître tous les interprètes catholiques qui en ont fait un long usage et un examen sérieux ; et d'ailleurs, ces livres, quelque soit leur mérite philologique, sont écrits dans un idiome qui n'est guère compris et étudié hors des pays allemands. C'est pourquoi, M. Boden a voulu de consacrer un travail consi-

¹ On double même, placé à la fin de ses remarques, quelques-uns des mots qui ont été le matière d'observations ou de notes, ainsi que les meilleures autorités de philologie moderne que l'auteur a consultés et fréquemment cités.

dédiée à la grammaire grecque des Écritures du N. T., et déjà il l'a livrée à l'impression, sous le titre de *Grammatica gratulatio Andronem Mari Testamendi*. Il fournir de la sorte un livre aussi complet que peut l'être, par exemple, la grammaire de B. Winer qui peut d'une collection européenne, et qui a eu en Allemagne le succès de six éditions; il y fera entrer, d'après les besoins actuels de l'érudition ecclésiastique, les résultats les plus récents et les théories les plus utiles de la philologie contemporaine; en outre, il déposera dans ce livre le fruit de ses propres observations sur les formes et la syntaxe de la langue hébraïque, écrites entièrement dans lequel les Apôtres ont annoncé l'Évangile après le mort de J.-C., mais qui n'était plus la prose grecque de Demétrios et de Xénophon.

On verra, dans un travail approfondi à ce point, combien il importe de connaître la grammaire classique, pour donner en toute vérité la mesure des règles ou des irrégularités d'une langue qui était déjà, au siècle de la prédication apostolique, obscurcie dans son système grammatical par les caprices de l'usage et par les vicissitudes de sa propagation même. On reconnaît, si l'on veut être de bonne foi, qu'on ne peut interpréter solidement les monuments du Nouveau Testament et de l'antiquité ecclésiastique, sans s'être rendu maître de l'organisation et du génie de la langue si riche qui s'était fixée séparément dans les chefs-d'œuvre de la littérature. Il a suffi à la Providence que ses œuvres traversassent une langue souple et flexible, d'un usage presque universel, dans laquelle s'ouvrait à son au sortir de la Judée; si elle n'a pas accompli cette langue à l'état de perfection qu'elle a pu atteindre, elle a laissé subsister les monuments en apparence l'espèce d'altération que se refuse dans un intervalle de quelques siècles. Examinée de l'antiquité grecque est, en ce cas, d'un côté qui se sont voutées ou qui a reçu la lettre des textes écrits, et l'on peut étudier philologiquement, à propos de l'œuvre philologique qu'elle suppose, en l'état de la science du siècle, dans ce lieu, où en tête du présent sé-

de : «... Si nous ignorons la science du style, il nous est impossible de pénétrer fort avant dans la profondeur du style autre. »

Nous ne mettrons point fin à ces aspects, touchant la science à laquelle appartiennent les publications de M. Herlen, sans faire entendre d'un coup d'œil quelle est la grandeur de son entreprise, sans résumer les résultats qu'elle promet aux études théologiques dans un prochain avenir. À l'enseignement oral, qui est toujours une excellente épreuve pour une méthode de critique ou d'analyse, l'infatigable professeur ajoute des livres classiques qui préparent l'initiation de ses élèves, mais qui auront en même temps à un point plus nombreux le vaste horizon de la science. À une époque comme la nôtre, où la rénovation des études ecclésiastiques doit suivre le retour à l'idée d'autorité et la consolidation des institutions catholiques, c'est une première nécessité que d'éveiller dans la partie jeune et intelligente du clergé le goût des travaux spéculatifs ou des recherches spéciales qui lui mettent en possession d'un savoir complet, en rapport avec la carrière d'enseignement et de pastorat; c'est aussi tout beaucoup que d'avoir rassemblé un certain nombre d'esprits distingués que la restauration de l'influence chrétienne dans le monde de la science est à ce prix. Quand les membres du sacerdoce, capables de donner une impulsion intellectuelle dans leur patrie, auront compris l'immense avantage de puiser aux sources mêmes de la révélation chrétienne - ils se garderont bien de déparer dans des discours ou de une facilité trompeuse qui les éloignerait à jamais du b- diol de leur vocation. Celui qui se vouera à l'étude de la théologie dogmatique ou de la philosophie de n'invokera jamais, à l'appel de ses dévotions de l'Écriture, sans être à même d'en constater l'application. Celui-là même, qui sera appelé rôle, osera de profaner les saintes édi- cations banales, répétées avec cold elles appartiennent. Omeurs sacré: lecture de la Bible les élèves au-d assent n'a plus rien de l'acte divin.

Puisse une noble solidarité relier entre elles toutes les églises du monde catholique, on fera honneur à M. Bercler d'avoir exercé un vœu du clergé belge² un protestantisme intelligent, dont les fruits peuvent se propager efficacement là où les mêmes études n'ont pas encore jeté leurs racines. Après avoir gagné la sympathie des théologiens dont il a déjà spécialement les travaux, il obtiendra, hors des frontières de son pays adoptif, un succès d'estime et de respect qui est bien dû à des tentatives poursuivies avec tant d'habileté, tant de dévouement et tant de courage. Son exemple va inciter sans doute des historiens de ces mêmes efforts qu'il a consacrés à la philologie romaine, dès le début de sa carrière, pour la mettre à la hauteur qu'elle doit occuper dans l'enseignement religieux d'une nation catholique.

PIÈCE NÈVE

C'est avec un vrai bonheur que nous avons recueilli dans les *Annales* l'impact de ces ardens et utiles travaux. Pourrions-ils montrer à quelques princes français qu'il est plus excentré de se livrer à ces études que de défendre Aristote, Descartes et Malebranche, que de diffuser les *Confessions* qui, depuis vingt ans, ont tenu le combat contre les rationalistes et les panthéistes, et surtout plus utile que de composer ou de propager des livres contre les congrégations qui sont les organes du Pontife de Rome et contre "l'autorité" servie de ce même Pontife.

A. BONNETTY.

1^{re} SÉRIE DES ANNALES DE PHILOSOPHIE

Les *Annales de philosophie* paraissent à la fin de chaque mois, depuis le 31 juillet 1820, par cahiers de 60 pages. Elles forment tous les six mois un *fort volume* de 480 pages au moins, sur papier fort, collé, de manière que l'on puisse écrire sur les marges, et auquel est jointe une table générale des *articles*, des *contes* et des *opinions*.

Une *bibliographie*, représentant quelques *ouvrages* scientifiques ou religieux, est jointe à chaque *numéro* des *Annales*, ou est remplacée par des *consultes* élogiques, *grands* *opéras*.

PRIS DE L'ABONNEMENT :

10 fr. 50 c. pour six mois.
20 " " pour l'année.

On souscrit à Paris :

AT BUREAU DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRETIENNE,
rue de la Harpe, n° 10 (anciennement de Valenciennes).

Tout ce qui concerne les *Annales* doit être envoyé
FRANC DE PORT au DIRECTEUR, à l'adresse
ci-dessus.

Collection des *Annales de philosophie chrétienne*.

Cette collection se compose :

1^{re} D'une 1^{re} série, composée de 33 volumes comprenant
ensemble par une table générale de ces volumes, 1 à 36

2^{de} D'une 2^{de} série, composée de 3 volumes, de ces
séries par une table générale de ces volumes,

3^{de} D'une 3^{de} série, composée de 20 volumes,
générale de ces volumes, 1 à 4 de la 1^{re} série.

4^{de} D'une 4^{de} série, composée de 1 volume
seul. — Chaque volume se vend séparé
pour le porteur.

Des *lignes* *entend* que les *lettres* se *voient*

Paris. — Typ. de H. V. de 2



